

Je voudrais tout d'abord vous faire part de quelques réflexions qui me sont venues à la lecture de ce séminaire «Encore».

Dans ce texte Jacques Lacan tente de nous proposer une théorisation de la Jouissance féminine ou d'une Jouissance autre, pour affirmer selon la formule consacrée qu'*il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire*.

L'impression que j'en ai retirée est que notre ami Jacques Lacan devait tout de même en savoir un peu sur la question de la Jouissance féminine, cette Autre Jouissance, Autre au regard d'une certaine jouissance phallique énoncée du côté du masculin.

Il m'est apparu à la lecture de ce texte que lui-même tentait d'inviter son auditoire, et surtout les analystes, à s'affranchir d'un certain «discours du maître» soutenu par une longue tradition philosophique avec laquelle Freud avait courageusement rompu.

La psychanalyse ouvrait alors à un discours Autre, discours de l'exilé, empreint d'une certaine dose de liberté, liberté entendue au sens d'une distance prise par rapport à la dimension illusoire d'un discours unitaire qui rassemblerait, et ferait loi.

La question que je me posai alors est la

suivante: n'était-ce pas leur propre dimension féminine qui avait poussé ces hommes à chercher, et à se prononcer, dans un Ailleurs, dans un lieu Autre, dans une infinitude, dans un «Encore et encore» d'une question restée sans réponse?

Si Lacan affirme que, de la Jouissance féminine, on ne peut rien dire, il en sait quand même peut-être quelque chose. Car, à pouvoir dire «on ne peut rien en dire», c'est en dire encore quelque chose, peut-être dans un après-coup, celui de l'éprouvé.

Alors bien sûr j'aurais pu m'attacher, voire m'acharner, à décoder, décrypter, les fameuses formules de la sexualité léguées par Lacan, pour en comprendre finalement le sens, pour arriver à bout de leur énigmatique formulation.

Et bien j'ai préféré - pour interroger et illustrer ce «rapport sexuel qui ne peut s'écrire», cette altérité radicale entre hommes et femmes - revenir à ce que certains auteurs, il y a fort longtemps, avaient déjà fort remarqué, à savoir qu'entre l'homme et la femme ça ne colle pas, et que cela nous fait parler, donc désirer, encore et encore...

Ils en avaient même fait un récit, pour qu'il soit lu, «à la lettre», comme dit Lacan: le récit de la Création.

La création du premier homme et de la première femme nous semble si familière qu'il peut paraître à première vue inutile d'y revenir. Or, dans un univers si ordonné qu'est l'univers biblique, tout pousse à croire que la création de l'homme - puis de la femme - porte en elle-même la définition ou l'in-définition de leurs fonctions. Ce

***C'est ainsi
que surgit
Hava, la
Vivante, et,
avec elle, le
«scandale»
du féminin.
C'est son
acte qui la
nomme,
engendrant
avec lui la
notion de
Vie.***

texte, où la vérité surgit ou se voile, legs de ceux qui vivaient à l'aurore de l'écriture, me paraît intéressant dans la mesure où, parmi d'autres

textes, il illustre ce qu'est le lieu de l'Autre comme trésor des signifiants.

Le texte biblique n'est ni la transcription de la parole divine, ni une histoire qui irait dans le sens d'un Souverain Bien. Il serait plutôt à rapprocher d'une grammaire dont les lettres font les assemblages, au même titre que l'inconscient.

C'est pourquoi je vous inviterai à une petite distraction, à une promenade dans le Gan Eden, à l'occasion traduit par Jardin des délices, Jardin des voluptés, ou bien encore Jardin de la jouissance. Car, au-delà du mythe de la Création, il m'est apparu que les auteurs de ce texte tentaient de rendre compte de deux principes féminins.

- Le premier, originel, fusionnel, archaïque, sous la forme de Adamah, la poussière du sol ou terre-mère.

- Le deuxième nommé Hava, la Vivante, comme incarnation d'un féminin, d'une place Autre engendrant un Infini.

Le chemin parcouru de l'une à l'autre rend compte, lui, du rapport de l'être/parlant avec la jouissance, voire les jouissances.

Ce passage d'un moment premier, initial, archaïque, du principe féminin, à la construction d'un féminin/Autre, ne va pas de soi, et s'élabore selon un détour marqué d'étapes successives. En d'autres termes ces étapes rendent compte de l'arrachement à une mythique jouissance/Toute, qui trouvera sa restriction, sa réduction, sa régulation, dans les différentes pertes imposées par la loi (castration). Alors seulement peut-être, et dans un au-delà de la loi, s'ouvre le possible d'une jouissance/Autre illustrée par la construction du principe FEMME.

1) Adamah ou le premier temps du féminin.

Comme le texte nous le dit, Adam posé comme premier principe humain est issu de Adamah, la poussière du sol, la terre, la matrice. Il y aurait donc une continuité entre Adam et Adamah comme nous le fait entendre la proximité phonétique des deux termes. Mais dans le même temps apparaît une séparation qui tendrait à dire l'interdit de communion totale avec la Mère/ Nature. En effet, si Adam est bien un produit de la matrice, c'est un souffle/Autre, venu de l'extérieur, l'arrachant à une jouissance / Toute, qui lui donne la possibilité de devenir un Sujet parlant vivant. La vie qui est insufflée en lui vient donc d'un lieu/Autre, distinct d'une pure force de la nature, mère, ou matrice. Le lieu

de l'homme n'est donc pas la nature, mais un lieu cultivé qui se surajoute à elle. Lieu qui marque alors l'impossible d'une jouissance première, totale ou archaïque.

Le Jardin des voluptés est une métaphore de ce lieu cultivé. Et même si l'ordre est donné d'en jouir, une première réserve apparaît: du lieu de l'Autre, il n'est pas propriétaire. En effet, il se trouve alors jouir d'un merveilleux jardin, d'arbres, de nourriture, d'un sol fertile, de sources d'eau, dont il n'est pas le créateur. Il jouit donc d'un héritage dont il n'a que l'usufruit.

La deuxième réserve au regard de la jouissance est sans doute la plus importante. Elle consiste en la formulation d'un interdit strict: «De l'arbre de la connaissance, tu n'en mangeras pas, sinon tu mourras.» Autrement dit la jouissance absolue est ici restreinte, et cette restriction inscrit dès lors un impossible dans l'être humain: une jouissance perpétuellement visée et toujours manquée.

Sorti d'une jouissance première - celle de la continuité, de la demande de complétude - par l'intermédiaire de l'opération de castration qui fait émerger du Sujet-parlant-vivant-désirant, Adam surgit alors, entamé en même temps qu'armé du langage, cause d'une nouvelle jouissance: la jouissance phallique. La jouissance, alors, intriquée au langage, est marquée par le manque, et non par la plénitude.

Car si, dans le même temps, quelque chose d'une jouissance pleine lui est retiré, il lui est donné en échange le pouvoir, à l'image de son Créateur, de nommer et de faire exister chaque objet du monde, comme effet de langue, de dit. Nommer est le premier acte de l'homme depuis sa création, c'est la première fois qu'il est cité comme sujet d'un verbe, et non comme objet (Gen. II, 20). En effet, Adam fait exister les animaux en les nommant, et c'est dans l'exercice de la nomination que la distinction est rendue encore plus manifeste. Distinction entre les espèces, puis entre les sexes, donnant à chaque mâle une femelle.

Mais l'autre conséquence est qu'à force de nommer, d'associer et d'accoupler, il se rend compte que, pour lui, point de «vis-à-vis». Jusque-là rien ne lui manquait, rien ne semblait faire défaut. Peut-être se trouvait-il dans cette jouissance dite de l'idiot? Autrement dit, l'entreprise de nomination aboutit à une conscience de l'absence, à un manque cruel qui inscrit, à ce moment précis, de la demande et du désir, donc de l'altérité. Adam n'est déjà plus aussi heureux,

car le manque le creuse, l'entame, et annonce la possible rencontre avec l'altérité radicale. La femme comme autre et comme autre absolu est présentée comme un manque de l'homme. Car si, comme dit Lacan, «l'Autre comme lieu ne tient pas, il y a une faille, un trou, une perte. *L'objet a* vient fonctionner au regard de cette perte. C'est là quelque chose de tout à fait essentiel à la fonction du langage», il est intéressant de noter que c'est seulement à partir de cette étape qu'un deuxième temps du féminin peut apparaître. Une position féminine qui n'est ni une réponse comblante (en référence à la jouissance première), ni une position symétriquement opposée qui ferait face à la position masculine dans un souci d'équilibre. En effet, du féminin apparaît, asymétrique, non réciproque, non équivalent, lieu d'une altérité radicale, ouvert à une jouissance Autre.

La première condition à cela est que l'homme Adam soit mis dans une torpeur ou sommeil léthargique, c'est-à-dire qu'en lui s'effectue un retrait, que se vide une place, que se libère un lieu, au-delà de lui, peut-être même à son insu. Alors là seulement s'ouvre la possibilité de rencontre avec le féminin. Mais le féminin dévoile alors toute sa différence.

Si Adam est créé ex nihilo, si son espace se situe entre la terre-mère et le souffle de son créateur, elle, Hava, surgit dans un après-coup et dans un espace Autre, entre l'humain déjà construit et entamé par la loi, et un infini vers lequel elle ne cessera de se tourner, d'entraîner l'autre.

A la différence d'Adam, elle est construite et non créée, à partir d'une torpeur, d'un silence, d'une déconstruction, d'une absence de soi à soi, d'un creux dans la jouissance phallique.

Construite à partir d'une côte, c'est-à-dire à partir de ce qui fait limite, de ce qui fait bord dans l'ossature, elle s'y appuie, y prend corps, mais la dépasse, s'en détourne, de l'autre côté, l'inversant d'un arc convexe en un arc concave, dans un «Encore» orienté vers une jouissance Autre, Infinie.

Parce qu'elle n'est pas toute assujettie à la jouissance phallique, parce qu'elle n'est pas toute écrasée par la loi, elle dépasse, elle invente un espace au-delà, accédant ainsi à un supplément de jouissance.

Le texte nous livre alors, au coeur même de leur nom, la différence qui les sépare. Lorsque la femme apparaît, Adam n'est plus Adam. Par son intermédiaire, il rompt un peu plus avec la nature, Adamah, et atteint alors le

statut d'homme sexué: il devient Ich, elle est nommée Icha. Même si, à première vue, la femme semble être l'exact corollaire de l'homme - un féminin pour un masculin - une distinction fondamentale apparaît dans leur écriture, dans la lettre même, signifiant l'impossible rapport sexuel.

Homme ו'א

chin aleph

Femme ח'א

hé chin aleph

En effet, dans le nom même de l'homme apparaît une lettre en plus, le Yod (pour certains commentateurs symbole phallique). Elle, Icha, n'en est pas pourvue. Le Yod se vide et fait place au Hé, au souffle qui la détermine au coeur même d'une indéfinition.

Cette lettre dont il est pourvu, elle ne l'a pas. Ce Hé auquel elle accède, il ne l'a pas. Première différence dans leur écriture.

Or la distinction entre Ich et Icha se poursuit dans une autre dimension: celle de l'énergie sémantique ou des valeurs numériques. La valeur numérique de Ich, homme, est égale à 311, alors que celle de Icha, femme, est de 306. Il est intéressant de noter la remarque des commentateurs sur ce sujet. En effet, dès que l'on rajoute le déterminant «la» au mot femme, soit Haicha, la femme se confond avec l'homme, puisque sa valeur numérique se trouve modifiée de 306 à 311. Autre manière de dire que «la femme n'existe pas», qu'on ne peut la définir, la déterminer, par un signifiant qui la rendrait universelle.

Autre manière de dire («Encore» p. 68) «qu'il n'y a pas La femme, article défini pour désigner l'universel. Il n'y a pas La femme puisque (...) de son essence elle n'est pas toute... et que... d'être pas toute, elle a, par rapport à ce que je désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire... (...) Et ce n'est pas parce qu'elle est pas-toute dans la fonction phallique, qu'elle y est pas du tout. Elle y est *pas* pas du tout. Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus.»

L'écart est creusé. Si lui l'aborde comme *objet a*, cause du désir (car, comme le pointe Lacan, «il ne lui est donné d'atteindre son partenaire sexuel, qui est l'Autre, que par l'intermédiaire de ceci qu'il est la cause de son désir... ce qui n'est rien d'autre que le fantasme»), et

bien il n'en va pas tout à fait de même pour elle. Car, comme nous dit Lacan, « elle n'est pas tout occupée de l'homme, et même elle ne l'est pas du tout. » Peut-être parce que son regard est appelé ailleurs.

Subversive, transgressive, imprudente, certes sa jouissance se tourne vers le seul lieu dont l'accès est barré, désigné Arbre de la connaissance du bonheur et du malheur, Arbre du savoir, Savoir de l'Autre. « L'Autre, dit Lacan (p. 75), n'est pas seulement ce lieu où la vérité balbutie. Il mérite de représenter ce à quoi la femme a forcément rapport... (...) D'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre... (...) La femme a rapport au signifiant de cet Autre, en tant que, comme Autre, il ne peut rester que toujours Autre. L'Autre, ce lieu où vient s'inscrire tout ce qui peut s'articuler du signifiant, est, dans son fondement, radicalement l'Autre. C'est pour cela que ce signifiant, avec cette parenthèse ouverte, marque l'Autre comme barré... »

Qu'est-ce qui fait qu'alors elle n'hésite pas à passer au-delà de l'interdit proféré, et qu'elle puisse se soustraire si facilement à l'injonction surmoïque? N'est-ce pas un certain rapport au Savoir? Car elle sait... elle sait que le fruit de l'arbre est bon à manger, elle sait aussi qu'elle n'en mourra pas... Elle sait que dans l'Autre, ça sait. C'est en cela qu'elle n'est pas toute dans la fonction phallique, ce qui ne signifie pas que, de ce fruit, elle puisse en dire quelque chose, sauf à le vivre, à l'éprouver, et peut-être à le faire partager généreusement...

C'est ainsi que surgit Hava, la Vivante, et, avec elle, le «scandale» du féminin. Car il est intéressant de noter que c'est seulement là qu'elle est nommée, et que c'est son acte qui la nomme, engendrant avec lui la notion de Vie.

Non, la femme ne tente pas l'homme pour précipiter sa chute, elle attend à la jouissance

phallique dans l'attente d'une jouissance Autre, supplémentaire, d'un «Encore», au-delà de la loi, au-delà de la castration, invitant dans « un hiatus radical entre les sexes à s'écarter d'un champ fini, vers un champ infini, où le pas-tout prend un autre sens; ce qui fait que la jouissance humaine, sous toutes ses formes, y compris dans la création ou dans la jouissance mystique, est marquée par un manque »

En effet, le savoir qui s'introduit alors («et ils surent qu'ils étaient nus») est un savoir qui décentre, qui déplace, qui met sur la voie d'une ex-sistence. Car «quand un fait deux, il n'y a jamais de retour. Ça ne revient pas à faire de nouveau un, même un nouveau». Savoir sur le fait que l'on ne peut pas combler, que la jouissance en question n'est pas complémentaire, mais supplémentaire, et qu'elle met en échec l'idée d'une «bonne-jouissance» qui conviendrait à un rapport sexuel qui résoudrait ce hiatus entre les sexes. Hava, la Vivante, en s'affranchissant d'une certaine fonction phallique, fait trébucher ce qui pouvait donner l'illusion de faire consistance et ouvre la voie à un infini... Enfin, ce n'est pas parce qu'elle n'en dit rien, de cette jouissance Autre, que nous n'en voyons pas quelques effets: modification du regard, modification du rapport au monde, ouverture à l'enfantement, au déploiement, au devenir. Bref, au MOUVEMENT.

Voilà, ce détour par ce texte peut-être pour dire qu'en tant qu'êtres parlants, hommes et femmes, nous sommes à tout moment au moment de la Création, en rapport à ces jouissances du fait même d'habiter le langage.

Pour conclure, je voudrais rappeler que ce féminin-là n'est pas l'exclusivité absolue des femmes. Car il est arrivé souvent qu'à lui attribuer un savoir en plus, un rapport privilégié à l'Autre, un certain secret qu'elle détiendrait sans mot dire, elle fût «maudite», et n'ait pas toujours eu la «Côte»...

NOTES

Textes de référence:
Séminaire XX «Encore» (Jacques Lacan)
«La pensée Juive» (Armand Abécassis)
Christiane Lacôte (Dictionnaire de Psychanalyse)